

Les chapelles d'ambassades scandinaves, providence des premiers luthériens à Paris (1635- 1809)

Un mécénat de rois !

Une des manifestations les moins connues de la grande amitié qui lie la Suède et la France pendant des décennies, de Gustave Adolphe à Gustave III, de la guerre de Trente ans à la Révolution. Des mesures prises – souvent en violation des usages diplomatiques – par les ambassadeurs scandinaves à Paris, pour protéger leurs coreligionnaires isolés en pays catholique, leur assurer le libre exercice de leur culte à la chapelle de l'ambassade, faciliter leur regroupement et leur implantation à Paris. Un vrai mécénat.

Les promoteurs suédois : des souverains engagés et vigilants.

C'est à l'époque du **roi Gustave Adolphe de Suède** (roi de 1611 à 1632) que se tint – peut-être à l'ambassade de Suède – sous la conduite du pasteur suédois **Jonas Hambræus**, le premier culte luthérien à Paris (1626), mais ce n'est qu'en 1635, au temps de la **reine Christine** (de 1632 à 1654) que la chapelle de Suède s'ouvrit officiellement à tous les luthériens. **Carl-Gustave** (de 1654 à 1660) qui succéda à sa cousine fut un protecteur engagé : au temps où il n'était encore que prince palatin du Rhin, au cours d'un long séjour à Paris, il avait ouvert pour la communauté naissante et sans ressources un « livre de dons », un Stammbuch, invitant tous les princes, ambassadeurs, aristocrates et étudiants coreligionnaires à y inscrire leur contribution après la sienne. Ce document, couvert de signatures illustres, a été conservé.

C'est en 1679, au temps de Charles XI (de 1660 à 1697) que le groupe informel et clandestin qui s'était rallié à la chapelle fut adopté par le roi de Suède et transformé en « communauté d'ambassade ». Et si par la suite les souverains de Suède, engagés par Charles XV dans l'aventure orientale, furent moins directement présents, les subsides annuels promis en 1679 au moment de l'adoption furent payés sans interruption jusqu'en 1806 et la fermeture de la chapelle. Et ce même après la rupture (en 1791) de près de deux siècles d'amitié franco-suédoise. En effet pour sauver son ami, le roi de France Louis XVI, des menaces révolutionnaires, le roi de Suède, Gustave III (de 1771 à 1792), après avoir cautionné la fuite à Varennes, n'hésita pas à ameuter l'Europe entière coalisée contre la France !

Les responsables suédois: des ambassadeurs courageux

Sur place, c'était aux ambassadeurs de prendre toutes les décisions et d'en assurer les responsabilités. Si tous firent bien leur métier, quatre d'entre eux jouèrent un rôle décisif pour l'implantation et le développement de la communauté.

Axel Oxenstierna est, au début de l'aventure, l'initiateur de la tenue du premier culte luthérien à Paris (1626) et le plus illustre signataire de la proclamation des princes annonçant cet acte provocateur, il le couvrit de son prestige.

Hugo Grotius (à Paris de 1635 à 1645), fut le fondateur de la chapelle de Suède : en ouvrant en 1635 son culte privé à tous ses coreligionnaires et en engageant comme aumônier le **pasteur Hambræus**, il assura la permanence du culte et de l'accueil de ses frères.

Nils Bielke (de 1679 à 1681) fut le protecteur et sauveur des premiers luthériens implantés à Paris : en transformant le petit groupe informel et clandestin qui s'était rattaché à sa chapelle en une « communauté d'ambassade » (1679), il lui évita persécutions et dispersion lors de la Révocation de l'Édit de Nantes (1685) et la condamnation du protestantisme en France.

Daniel Cromstrom (de 1698 à 1714), enfin poussa jusqu'au bout le processus d'adoption, en obtenant de son roi, Charles XII, l'intégration de la communauté de la chapelle dans l'Église du Suède, ce qui lui assura protection et stabilité ; mais avec un statut particulier. À partir de 1711, les pasteurs seront donc choisis par les rois de Suède sur présentation de l'archevêque de Stockholm, comme il se doit. Mais, nommés par le roi, payés par le roi, hébergés à l'ambassade, ils seront considérés comme faisant partie du corps diplomatique et maintenus en poste selon sa volonté.

Les bergers du troupeau : quelques pasteurs remarquables.

Jonas Hambræus et le rassemblement.

Au commencement, il y eut **Jonas Hambræus**. Inévitablement, car cet érudit devenu professeur du roi de France, en langues rares anciennes, au Collège de France et correcteur de la grande Bible syriaque à la Sorbonne était aussi pasteur, le seul pasteur luthérien présent dans la capitale. C'est donc lui que les « princes et ambassadeurs » vinrent requérir pour célébrer le premier culte luthérien à Paris (1626). Et puisqu'en plus, il était suédois, c'est lui que Grotius désigna pour être aumônier officiel de sa chapelle lorsqu'il l'ouvrit en 1635. Hambræus accepta et exerça toutes ces tâches « par zèle chrétien ». Prédicateur des princes et ambassadeurs, des étudiants comme du petit peuple, il fut le grand rassembleur des premiers luthériens de Paris, dont il inscrira les noms de 1635 à 1656 dans son registre des communiant. Sa générosité le perdra : ayant engagé ses biens personnels pour garantir les emprunts de paroissiens malhonnêtes et en fuite, poursuivi et condamné par le Parlement à la prison pour dettes, il mourra abandonné de tous, dans la misère, on ne sait même pas quand !

Jean-Balthazar Ritter, premier pasteur allemand.

Le service de chapelle fut ensuite – mal – assuré pendant des décennies par les aumôniers personnels que les ambassadeurs amenaient et remmenaient avec eux. Dans leur longue liste inutile, il faut retenir cependant le nom de Jean Balthazar Ritter. Proposant de l'Église luthérienne française de Francfort-sur-le-Main, venu à Paris pour se perfectionner dans la langue, il fut durant trois années (1770-1773) l'aumônier de l'ambassadeur de Suède, le comte Tott. Germanophone comme les plus pauvres de cette chapelle de langue suédoise, il prit en main leur sort, prêcha en leur langue, leur donna la liturgie de sa paroisse et des livres de prières et de cantiques qu'il avait composés. À son départ, pour assurer la continuité du service, il désigna un diacre, jetant les bases d'une petite communauté de langue allemande que, quelques années plus tard, face aux dangers menaçant tous les protestants de France, le légat Niels Bielke adopta en communauté d'ambassade.

Cephalius et le règlement

C'est au pasteur allemand Cephalius que Bielke confia le soin de rédiger le règlement de la nouvelle communauté. En 28 pages et 10 articles, inscrits en tête du gros registre de chapelle qu'il ouvrit, il fixa les « statuts » du groupe prévoyant tous les cas de figure, définitivement : ils resteront intangibles et inchangés pendant 127 ans !



Mettenius et le centenaire.

Mettenius, premier pasteur, nommé par le roi de Suède, fut le pasteur du centenaire. Déjà cent ans d'accueil. En 1726, on commémore l'événement par un culte solennel. Où l'on découvre l'étonnant développement de la communauté à la faveur d'un incident.

À ce moment, l'ambassade était située au faubourg Saint-Germain. Et les participants au culte commémoratif furent si nombreux et chantèrent avec tant de foi hymnes et cantiques que les moines de l'abbaye voisine de Saint Germain des Prés allèrent se plaindre au lieutenant général de police d'avoir été dérangés dans leurs oraisons toute la matinée par les chants de ces hérétiques. Le pasteur questionné s'excusa du bruit arguant le nombre de participants, par comptage des hosties qu'il avait distribué à la Sainte Cène : ils étaient plus d'un millier !

Resté en poste à Paris, pendant 32 ans (1711-1742) Mettenius présida à l'installation d'une vraie communauté d'artisans.

Carl Friedrich Baer, le magicien de l'âge d'or.

Premier pasteur non allemand, mais alsacien bilingue, pour répondre au désir de beaucoup de paroissiens maintenant intégrés, le strasbourgeois Carl Friedrich Baer (1742-1784) était un étonnant personnage. Théologien réputé, prédicateur écouté, controversiste redouté, cet érudit humaniste qui travailla avec Diderot à l'Encyclopédie était aussi le savant correspondant de l'Académie des sciences de Stockholm à Paris ! Homme du monde, il avait épousé une comtesse et sera anobli par Louis XV. Reçu à la cour, il s'y était fait de précieuses amitiés – celle du ministre de Vergennes et celle du lieutenant de police de Paris, en particulier – et avait acquis réputation, prestige et entrées qu'il utilisa largement pour régler les problèmes de la vie quotidienne de ses fidèles protestants, isolés dans le grand Paris catholique. Car Baer était avant tout un pasteur, un « bon pasteur ».

Pour faire soigner ses malades, il ouvrit en plein Paris, sans aucune protestation ni empêchement, une « infirmerie pour tous les luthériens ». Il plaça ses morts, rejetés par l'Église catholique, au cimetière pour les étrangers protestants de la Porte Saint-Martin. Et à ceux de ses fidèles qui voulaient convoler en justes noces avec des femmes françaises, il obtint des « brevets royaux de permission de se marier à l'étranger », l'étranger étant bien entendu, une des chapelles d'ambassades protestantes de Paris, la sienne de préférence. Enfin pour éduquer les petits enfants, il permit à son chantre d'ouvrir une école réputée « buissonnière » puisqu'elle échappait totalement à la surveillance du grand chantre de Notre-Dame.

Pour sa communauté, de plus en plus francisée et très prospère, Carl Baer fut bien le magicien de l'âge d'or.

Carl Christian Gambs, celui qui vit passer la tempête.

Fils du peuple, ayant dû travailler pour se payer des études, éclairé par les idées nouvelles mais resté profondément croyant, l'alsacien Carl Christian Gambs (1784-1806) était celui qu'il fallait pour faire franchir à sa communauté la tempête révolutionnaire. Abandonné de tous après la fuite de l'ambassadeur Staël en 1792, « comme une sentinelle à un poste perdu », Gambs se battit sur tous les fronts, refusa de livrer ses registres, empêcha la réquisition de l'hôtel d'ambassade, intervint pour protéger les Suédois arrêtés sous la Terreur.

Par une correspondance clandestine maquillée, il arriva même à rester en contact avec le roi de Suède et à recevoir ses subsides tout en assurant pleinement et prioritairement son rôle premier : celui de pasteur . Et il risqua sa vie maintes fois sous la Terreur en mariant et en baptisant tous ceux qui le lui demandaient, même catholiques et qu'il ne connaissait pas, seul à Paris, avec son collègue danois à oser le faire.

Il récoltera les fruits de son courage : sa communauté décimée renaîtra à l'aube du XIX siècle, la paix revenue, et se redéploiera sous l'Empire avec l'inscription de « notables alsaciens » civils ou militaires du nouveau régime.

L'affaire finit mal pour lui cependant. Quand la brouille entre Napoléon et la Suède fut consommée en 1806, en tant que pasteur de l'Église suédoise, il fut rappelé à Stockholm avec tout le personnel diplomatique, sans qu'aucun notable fasse aucune démarche pour le retenir. Mal vu par la police impériale, qui avait retrouvé une partie de sa correspondance sous la Révolution, il fut l'objet d'une mesure d'expulsion et ne put revenir en France qu'après la chute de l'Empire en 1815. Il assura à Strasbourg le service de la paroisse Sainte-Aurélie pendant quelques années mais ne remit plus jamais les pieds dans la capitale où les luthériens de Paris, ses chères ouailles d'antan , maintenant installés à l'Église des Billettes, avaient su se passer de lui.

Une sœur cadette à la chapelle du Danemark.

L'histoire de la chapelle du Danemark est beaucoup plus simple car beaucoup plus courte. Ouverte seulement en 1744, dotée d'un pasteur deux ans plus tard, elle put s'engager sans difficultés dans la voie ouverte depuis longtemps par la Suède.

« L'ouvreur » est un le légat **Johann Harting Bernstorff** (de 1744 à 1751). C'est un grand personnage, un autre Grotius au grand cœur qui, devant la situation précaire des immigrants allemands de fraîche date ou de ceux des petits métiers, moins appréciés à la chapelle de Suède, trop francisée et déjà et un peu « snob », les invite à se regrouper à sa chapelle, les met sous la protection de son roi et fait venir pour eux un pasteur allemand.

Mathias Schreiber (de 1746 à 1784) fut un pasteur admirable. En 38 ans d'un ministère exemplaire, rassembleur comme Hambræus, organisateur autant que Ritter et Cephalus, pasteur des pauvres et des immigrants comme Mettenius, remarquable gestionnaire comme Baer, il fit faire à son petit troupeau tout le chemin parcouru par la chapelle de Suède en plus d'un siècle. Lorsqu'il mourut, à la tâche, à la veille de la Révolution, il laissa une petite communauté solide, fraternelle et priante, dont la langue allemande et le foi luthérienne étaient le ciment.

C'est le pasteur **Georg Wilhem Göricker** (de 1790 à 1810) un autre Gambs – et son ami- qui assumera pour sa communauté les dangers révolutionnaires et la redynamisera après 1800.

Et les fidèles de la chapelle de Suède seront finalement tout heureux de la trouver en relais d'accueil fraternel à l'heure où, en 1806, leur chapelle fut close. En attendant que tous les luthériens de Paris soient réunis à l'Église des Billettes (1809) et que la chapelle du Danemark soit fermée à son tour (février 1810).

Des « chapelles d'ambassade » qui n'ont jamais existé en bâti !

Cependant, le mécénat des rois ne se limitait pas au choix, à la nomination à l'entretien du personnel en poste à Paris et à la protection civile des luthériens. Il assurait aux fidèles un lieu pour célébrer leur culte, la chapelle, et les moyens de se faire soigner en cas de maladie dans leur infirmerie.

Mais où se trouvaient ces chapelles ?

Aucun document topographique parisien n'en montre trace. C'est que, le culte luthérien étant réputé hérétique, il n'était toléré que s'il était pratiqué « en territoire étranger ». De ce fait, à toutes les époques, la chapelle d'ambassade n'a jamais été que le salon de l'ambassadeur démeublé chaque dimanche matin et aménagé à cet effet.

Or, il n'y avait pas non plus de bâtiments d'ambassade spécifiques et attribués aux puissances étrangères pour leurs délégations : à son arrivée chaque ambassadeur choisissait sa résidence et louait un hôtel particulier selon ses goûts. La « chapelle » déménageait donc fréquemment, ce qui était un handicap certain pour la pratique régulière des fidèles. Et ce n'est qu'en suivant dans l'Almanach Royal, le déplacement des ambassades dans Paris (quand on les connaît) qu'on peut éventuellement retrouver les différents lieux de cultes.

À l'ouverture par Grotius de sa chapelle (1635), l'ambassade se trouvait quai Malaquais au coin de la rue des Petits Augustins. C'est là que Jonas Hambræus a prêché. Plus tard, au temps de Mettenius (1711), on la repère au faubourg Saint-Germain, rue Jacob au coin de la rue Saint-Benoit. C'est là que fut célébré bruyamment le centenaire (1726) . Baer prêche, lui, chez les légats Scheffer, rue du Cherche-Midi. C'est là que fut prononcé le premier culte en français. Quant à Carl Christian Gambs, il fut hébergé par Éric Magnus Staël de Holstein à l'hôtel Dillon, rue du Bac – il y célébra en 1786 le mariage de son ambassadeur avec Germaine Necker (Germaine de Staël) ; il y affrontera tout seul la Terreur. Lorsque la chapelle suédoise fut fermée (1806), elle était installée 711, rue Neuve des Mathurins chez le Baron Ehrenswärd.

Le même démonstration d'errance pourrait être faite en plus court, pour la chapelle du Danemark.

Ainsi le terme « chapelle d'ambassade » n'est qu'une entité verbale qui désigne **un lieu temporaire de rassemblement à l'hôtel de l'ambassadeur** des fidèles de la communauté pour y pratiquer leur culte « hérétique ». Au sens large, c'est tout ce qui concerne le religieux, à l'ambassade.

Le premier hôpital parisien pour tous les protestants.

Grande est la difficulté, lorsqu'on est protestant de se faire soigner : tous les hôpitaux sont tenus par des congrégations catholiques militantes. Aussi, dès que la communauté s'organise (1679), le soin des malades est un de ses premiers soucis. Celui du roi de Suède aussi qui assure désormais – et à perpétuité – pour ce service une rente de 500 R.D. annuellement payée. Un diacre des malades est institué, chargé de placer ses patients pour être soignés chez l'habitant.

Mais, après la Révocation, personne ne veut plus héberger des protestants. On crée alors une « chambre des malades » de quelques lits dont le diacre sera l'infirmier. Mais cette institution modique est toujours débordée.

Aussi, dès son arrivée, en dépit des décrets royaux et des monopoles d'Église, et grâce à ses hauts protecteurs, Baer s'associe à son confrère danois pour ouvrir une vraie infirmerie (1742) avec ses 17 lits montés et ses 5 lits de sangles, son chirurgien attitré, son apothicaire pour les saignées, son ménage infirmier, ses deux soigneuses, et sa garde-malade pour les veilles : c'est un vrai petit hôpital pour les luthériens qui s'installe rue des Cordeliers en plein Paris. Sans aucune protestation. Mais à la fin de l'Ancien régime, l'établissement est à nouveau saturé. Germaine de Staël, lui vient en aide.

En 1787, tandis qu'à sa demande l'ambassadeur offre 7 lits pour les hommes, elle organise une pétition pour l'ouverture d'une chambre de malades pour les femmes qui, jusque là, n'étaient pas admises. Enfin, quand à la veille de la Révolution, l'infirmerie de la chapelle de Hollande ferme ses portes, le pasteur Marron, chargé de la communauté réformée renaissante, vient demander au pasteur Gambs, d'héberger aussi, contre rétribution, ses propres paroissiens à l'infirmerie luthérienne.

Et c'est ainsi qu'en 1789, la petite infirmerie luthérienne des chapelles d'ambassades devint le premier hôpital de Paris pour tous les protestants.

Cependant, pour les communautés participantes décimées par la crise révolutionnaire, la charge devient écrasante. En 1794, au bord de la faillite, les pasteurs Gambs et Göricker des deux chapelles décidèrent de fermer l'établissement, ce qui était de moindre importance, maintenant qu'on acceptait les gens de toutes confessions dans les hôpitaux laïques de la ville.

Le résultat d'un mécénat de rois et du courage de leurs représentants.

Ainsi, grâce à la protection efficace et généreuse des souverains de Suède et du Danemark, grâce au réalisme courageux de leurs légats en France ; grâce aussi au dévouement parfois héroïque de leurs pasteurs ; grâce enfin à leur fidélité dans la foi, les premiers luthériens purent sans empêchement s'implanter dans Paris aux siècles de l'intolérance.

Une belle page à insérer dans l'histoire de nos pays respectifs.

Janine Driancourt-Girod

Bibliographie :

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *Les luthériens à Paris de 1626 à 1809*, Thèse de doctorat d'État, Paris Sorbonne, 1990, Tome I.

DRIANCOURT-GIROD (Janine) *L'insolite histoire des luthériens de Paris de Louis XIII à Napoléon*, Paris, Albin Michel, 1992.

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *L'utilisation des chapelles d'ambassade*, Bulletin de la société de l'histoire du Protestantisme français, 2001.

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *De l'interdiction à l'expresse permission du Roi : le problème du mariage des luthériens à Paris au XVIIIe siècle*, in Homo religiosus, Hommage à Jean Delumeau, Fayard 1996.

DRIANCOURT-GIROD (Janine), *Le soleil et l'Étoile du Nord : la France et la Suède au XVIIIe siècle*, Catalogue commenté de l'exposition du Grand Palais 1994 (pour le cadre général et les illustrations), Musées nationaux.